

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 24 janvier 2011.

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Mercredi 16 juin 2010

« ...voilà pourquoi tant de textes de Freud commencent par une scène de conversation, une promenade à la campagne, une rencontre de voyage, et se poursuivent dans un échange public (réel ou fictif) avec des “ignorants”, des non-initiés, à la manière du philosophe antique sur l'agora. Voilà pourquoi la mémoire s'éveille à de telles occasions, dans des scènes parlées qui sont autant de possibilités, pour ces rencontres et ces intuitions, de se transcrire sur une scène d'écriture, laquelle se construit par conséquent tout au long de la scène de conversation, et pourrait-on dire, à même cette scène. Le travail inaugural de Derrida, “Freud et la scène de l'écriture”, ne peut s'entendre qu'à la mesure de cette immense scène de conversation, de cette agora grand ouverte où finissent par se croiser et converser ensemble Héraclite et Virgile avec le voyageur anonyme du train qui file à travers la Bosnie Herzégovine. C'est sur cette vaste scène que Freud se conçoit lui-même comme locuteur, moins comme “écrivain” que comme auditeur et lecteur, chargé de consigner ce qu'il a entendu. »

Claude Rabant, *Métamorphoses de la mélancolie*, chapitre VII : « l'écriture et la traduction », Hermann, 2010, p. 186-187.

« C'est pourquoi nous avons pensé illustrer pour vous aujourd'hui la vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions, à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant, en vous démontrant dans une histoire la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant.

C'est cette vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction. Dès lors une fable est aussi propre qu'une autre histoire à la mettre en lumière, — quitte à y faire l'épreuve de sa cohérence. À cette réserve près, elle a même l'avantage de manifester d'autant plus purement la nécessité symbolique, qu'on pourrait la croire régie par l'arbitraire. »

Jacques Lacan, « Séminaire sur la lettre volée » (1955), *Écrits* Seuil, 1966, p. 12.

« Est-ce qu'il y a un sentier, une sorte de ligne à suivre ? Non pas pour que vous me compreniez — cela vous regarde — mais pour que ça puisse paraître cohérent. »

Jean Oury, *Le mercredi soir...*

➤ Pour démarrer

Jean Oury

« ... qu'à chaque fois, je sais pas quoi dire... »

Il tente de clarifier de quelle dimension cela peut bien relever (*c'est ma façon de dire*)

► « **Une dimension éthique** » ? Il n'ose pas.
(« je n'ose pas dire que c'est par une dimension éthique extraordinaire ! »)
Au début, il est à nouveau question de cette manie, stéréotypie de ne jamais rien préparer.

► « Une réaction contre les examens ? » Une vieille histoire délirante contre l'école, l'Éducation nationale. Il ne faut pas prendre ça au **sérieux**, ajoute-t-il aussitôt, parce que c'est quand même pas si mal...

Alors,
... manies ? stéréotypies ? Pliures, « pliures de l'exsis... » (il ne termine pas le mot *existence*), qu'on essaye toujours de justifier, de rationaliser...

Mais,

« Les justifications, on en trouve tant qu'on veut... »

Dans la rencontre, dans toute rencontre, il y a forcément un « effet de surprise ». Alors, bien préparer ce qu'on va dire semble un comble à Jean Oury (« le comble d'une dimension obsessionnelle »).

Et souvent, on constate que « plus c'est bien, pire c'est ! »

(Ceux qui lisent leur intervention. Et ça emmerde tout le monde)

... manies, stéréotypies, pliures... travers...

Alors, pour justifier ce travers... dans cette pathologie personnelle ... « on applique des formules »

« Qu'est-ce qu'il disait **Lacan** ?

... « **Il n'y a pas d'Autre de l'Autre** » »

Quand on rencontre quelqu'un (dans la consultation), pas question d'aller fouiller dans ses tiroirs pour y chercher des citations (« Je vais réfléchir ... [...] Ah, oui, Il y a un texte qui dit que... »)

« Pendant ce temps-là, le type, il est reparti... »

Donc, dans la rencontre ... « **être là et pas ailleurs** ... »

... pas question d'être dans l'ailleurs des citations, des références...

Jean Oury *reprend* à partir de son « travers personnel » de ne rien préparer :

— *Tu dis que tu prépares pas... Tu ne prépares pas... Mais tu prépares tout le temps !*

Alors... Référence : « **il n'y a pas d'Autre de l'Autre** »

➤ Repères

Ce mercredi soir, il y aura comme deux **lignes** à suivre, apparaissant/disparaissant au milieu de « **conversations imaginaires** », à la manière, dit JO, de **François Tosquelles**...

↑ Une ligne de force qui représenterait le **sérieux** associé, ce soir, au **travail de fond permanent** ;

↑ une seconde tournant autour de la **demande**, concrétisée dans l'exclamation : « **qu'est-ce que je fous-là ?** »

rythmé, ici, selon deux **spirales**...

I Spirale

↑ Le sérieux (1)

Et **Tosquelles** ? (qu'est-ce qu'il disait ?) ...

*Quelques lignes à propos du livre de Patrick Faugeras,
L'ombre portée de François Tosquelles
<http://www.lien-social.com/spip.php?article2024>*

... Quand on est *psychiste*, on prépare, on travaille 24h/24 !

Jean Oury ajoute ce soir (mais il l'a souvent répété) que c'est quand on dort qu'on travaille le plus ! Même si on ne se souvient pas de ses rêves (*c'est ma façon de traduire*)

Être psychiste, c'est donc un « **travail de fond permanent** »

« Autrement dit, il y a un travail de fond permanent du fait même que l'on est ... C'est peut-être une gageure de dire ça...

— *Pour qui tu te prends ?*

On laisse de côté les arguments un peu fallacieux en disant :

— *Arrête de dire : pour qui tu te prends. C'est ridicule !*»

« Le moi est haïssable. »

« Et alors, on dit :

— *Eh bien je vais dire... N'importe quoi !*

— *Déranger tout ce monde pour que tu dises n'importe quoi, t'es un peu gonflé !*

Cette dimension-là... C'est à partir... de quoi ?

Alors on dit :

— *Oh, à partir d'une certaine expérience !...*

— *Quelle expérience vous avez... Mais n'importe qui, au bout d'un certain âge !... ça s'accumule... Est-ce qu'il y a un **sentier, une sorte de ligne à suivre** ? ...*

... **Non pas pour que vous me compreniez — ça vous regarde — mais pour que ça puisse paraître... cohérent.** »

Le hors-temps

Parler du hors-temps au fur et à mesure ... des mois qui passent... c'est inépuisable...

« Pendant que vous êtes là [...] le temps passe... »

↑ La demande (1)

« Il y a quelque chose de l'ordre... Peut-être... Le mot qui apparaît là : une **demande**. Mais *qui demande quoi ?* »

Si vous venez là, vous demandez quelque chose ? À moins que ce soit moi qui demande que vous soyez là pour que je vous raconte n'importe quoi ?

Est-ce que c'est de l'ordre de la demande ?
Alors ça ! ... difficile ! ...

On peut demander à Olivier (Legré) :

mais qu'est-ce que tu fous là ? »

*En tout début de séminaire
Jean Oury a rapproché la question de la rencontre
de la formule de Lacan « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre ».
Je profite de cette adresse à Olivier Legré
dans la rencontre de la séance
pour insérer, ici, artificiellement,
des fragments de Lacan, comme des repères pour la suite...*

« Qu'est-ce qu'il disait **Lacan** ?

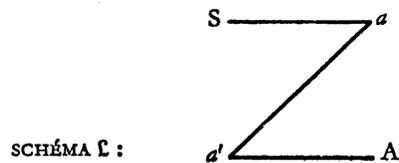
... **“Il n'y a pas d'Autre de l'Autre”** »

Jacques **Lacan**, « D'une question préliminaire
à tout traitement possible de la psychose » (1958),
Écrits, Seuil, 1966, p. 548-549.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan50.php>

« ...venons-en à la formulation scientifique de la relation à cet Autre du sujet.

2. Nous appliquerons, “ pour fixer les idées ” et les âmes ici en peine, nous appliquerons ladite relation sur le schéma L déjà produit et ici simplifié :



signifiant que la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A. Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre), dont Freud a cherché d'abord à définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent.

À ce discours, comment le sujet serait-il intéressé, s'il n'était pas partie prenante ? Il l'est, en effet, en tant que tiré aux quatre coins du schéma : à savoir S, son ineffable et stupide existence, a, ses objets, a', son moi, à savoir ce qui se reflète de sa forme dans ses objets, et A le lieu d'où peut se poser à lui la question de son existence.

Car c'est une vérité d'expérience pour l'analyse qu'il se pose pour le sujet la question de son existence, non pas sous l'espèce de l'angoisse qu'elle suscite au niveau du moi et qui n'est qu'un élément de son cortège, mais en tant que question articulée : « **Que suis-je là ?** », concernant son sexe et sa contingence dans l'être, à savoir qu'il est homme ou femme d'une part, d'autre part qu'il pourrait n'être pas, les deux conjuguant leur mystère et le nouant dans les symboles de la procréation et de la mort. Que la question de son existence baigne le sujet, le supporte, l'envahisse, voire le déchire de toutes parts, c'est ce dont les tensions, les suspens, les fantasmes que l'analyste rencontre, lui témoignent ; encore faut-il dire que c'est au titre d'éléments du discours particulier, où cette question dans l'Autre s'articule. Car c'est parce que ces phénomènes s'ordonnent dans les figures de ce discours qu'ils ont fixé de symptômes, qu'ils sont lisibles et se résolvent quand ils sont déchiffrés. »

Jacques **Lacan**, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Séminaire XVI,
11 juin 1969, Seuil, 2006, p. 357-358.

<http://staferla.free.fr>

L'extrait provient de la version de ce site

« Dans le de l'un à l'autre dont nous sommes partis, est-ce qu'il s'agit de "l'autre entre tous", dans le sens où nous allons tout doucement le pousser ? Entre tous, est-ce qu'il y en aurait donc d'autres ? Il est bon de s'aviser ici, de se remémorer si l'on peut, que nous avons posé qu'au niveau de l'Autre... tout au moins quand nous l'avons écrit avec un A ...nous avons formulé aussi qu' "il n'y a pas d'Autre de l'Autre". Et ceci est très essentiel à toute notre articulation. Alors, on va chercher une autre notoriété.

Est-ce que, s'il n'y a pas d'Autre de l'Autre... est-ce que c'est à dire qu'il n'y en a qu'un ?

Mais ça aussi, c'est impossible, parce que sans ça, il ne serait pas l'Autre. Ça peut vous sembler, tout ceci, un tant soit peu rhétorique. Ça l'est !

On a beaucoup spéculé dans des temps très antiques sur ces thèmes, qui se disposaient d'une façon un peu différente. On parlait de "l'autre et du même", et Dieu sait où ça a conduit toute une lignée qui s'appelle à proprement parler platonicienne.[...]

... que je voudrais vous rappeler cette innovation tout à fait radicale que la

théorie des ensembles constitue d'introduire ce pas... et littéralement à son principe ...que ce qu'il s'agit de ne pas confondre : c'est en aucun cas un élément quelconque avec l'ensemble qui pourtant ne l'aurait que pour seul élément. Ce n'est pas du tout pareil. Et c'est là le pas d'innovation logique qui doit nous servir exactement à introduire comme il convient cet "Autre" problématique dont je viens d'interroger pourquoi nous lui donnerions cette valeur notoire : l'Autre. En ce sens, qui est celui dont nous l'introduisons, pourvu de ce A, il prend cette valeur notoire non pas d'être "l'Autre entre tous", ni aussi bien d'être "le seul", mais seulement de ce qu'il pourrait n'y en pas avoir, et qu'à sa place, il n'y ait qu'un ensemble vide. Voilà ce qui le désigne comme l'Autre. »

Sur le site de l'école de la cause freudienne :

« De l'Autre de la garantie à l'Autre qui n'existe pas »,

<http://www.causefreudienne.net/etudier/essential/de-l-autre-de-la-garantie-a-l-autre-qui-n-existe-pas.html?symfony=3b0f487bb5c5cafd8397fa021b0e7cd8>

Marc **Darmon**, « L'Autre comme lieu » (1999)

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mdarmon150999

Pour continuer une approche du grand Autre,
En annexe de ces prises de notes, extraits de :

Rodolphe Adam, Lacan et Kierkegaard,
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,
Puf, 2005.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lacan_et_Kierkegaard

Le hors-temps

« Est ce qu'on n'a pas un préjugé de croire que tout ce qu'on fait c'est dans du temps ? »

Parler du temps, ça touche beaucoup d'aspects existentiels...

Jean **Oury**, « par association », reprend le *fil* du **sérieux** ...

Du sérieux des références ... au sérieux de **Kierkegaard**

— Tu as dis "référence" ?

— Oui, c'est très sérieux ce que je fais là !

— Tu as employé le mot "sérieux" ?

— Je l'ai employé plusieurs fois.

« On sait bien que c'est toute la discussion qui apparaît dans ce texte de **Kierkegaard**... »

↑ Le sérieux (2)



Kierkegaard

Le sérieux, catégorie existentielle

Chez **Kierkegaard**, le sérieux est une catégorie existentielle.

*Cf. l'ensemble des prises de notes
surtout la séance d'octobre 2007
qui contient déjà ces extraits :*

Sören Kierkegaard, Le Concept de l'angoisse (1844)

Miettes philosophiques. Le concept de l'angoisse.

Traité du désespoir [1990],

Collection Tel (N° 164), Gallimard, 1990, p. 318

http://www.gallimard.fr/auteurs/S%C3%B6ren_Kierkegaard.htm

Un texte sur Kierkegaard

Christine Baron, « Kierkegaard, inconnu. Récit contre concept. »

<http://www.fabula.org/lht/1/Baron.html>

*Voici des extraits tirés du tome VII des Œuvres complètes,
publiées aux éditions de l'Orante, p. 242-247.
Le concept d'angoisse.*

**Simple réflexion psychologique pour servir d'introduction
au problème dogmatique du péché héréditaire.**

Chapitre IV

L'angoisse du péché ou l'angoisse conséquence du péché dans l'individu.

§ 2 L'angoisse devant le bien (Le démoniaque).

II. La liberté perdue au point de vue pneumatique.

« *c/Que faut-il entendre par certitude et par intériorité. Il est difficile de donner une définition. Je répondrai cependant en disant qu'elles sont le sérieux. Chacun comprend ce terme ; pourtant il est surprenant de voir que peu de mots ont plus rarement que celui-ci été l'objet d'un examen. Quand Macbeth a tué le roi, il s'écrie :*

Von Jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben :

Alles ist Tand, gestorben Ruhm und Gnade !

Der Lebenswein ist ausgeschenkt.

[Désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités ; mortes sont la gloire et la grâce ! Le vin de la vie est versé »] (acte II, sc. 3).

Macbeth était bien un meurtrier, aussi les mots prennent-ils dans sa bouche un son de vérité qui vous secoue et vous effraie ; mais toute individualité qui a perdu le sens de la vie intérieure peut dire aussi : "der Lebenswein ist ausgeschenkt" [le vin de la vie est versé] et par suite aussi : "jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben : Alles ist Tand" [désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités], car la vie intérieure est la source dont le cours va vers la vie éternelle, et de cette source jaillit le sérieux. [...]

Pour autant que je sache, il n'existe pas de définition du sérieux. S'il en est bien ainsi, je m'en réjouis ; non par admiration de la pensée moderne stagnante et marécageuse qui a aboli la définition, mais parce que, pour les concepts relatifs à l'existence, on témoigne toujours d'un sûr esprit de finesse en se gardant de définir ; il est en effet impossible qu'on se laisse aller à concevoir sous forme de définition, où elles prennent un autre caractère et deviennent étrangères à l'individu, les choses qu'il s'agit essentiellement de comprendre autrement, que l'on a soi-même comprises et aimées d'une tout autre manière, dans leur originalité. L'amant véritable ne trouve guère de satisfaction et de joie, pour ne

pas dire de profit à chercher la définition de l'amour dans son essence. [...]

Mais si je n'ai pas envie de définir le sérieux ou de le railler en en parlant abstraitement, j'en donnerai pas moins quelques indications à son sujet. Rosenkrantz donne en sa *Psychologie* une définition du "Gemüth"¹. Il dit p. 322 que le "Gemüth" est l'unité du **sentiment et de la conscience de soi**. Il a d'abord excellemment expliqué [ici, [texte en allemand](#)]

[que le sentiment s'ouvre à la conscience de soi et, inversement, que le contour de cette conscience est ressenti par le sujet comme *lui appartenant*. Telle est l'unité que l'on peut appeler âme. En effet, que la clarté de la connaissance, le savoir du sentiment, viennent à manquer, il ne reste plus alors que l'instinct naturel, le *Turgor* de l'immédiateté ! Si au contraire le sentiment fait défaut, il n'existe plus alors qu'un concept abstrait qui n'a pas atteint l'extrême intériorité de l'être spirituel, qui n'est pas devenu un avec le moi de l'esprit], (cf. p. 320-321). Si l'on rapporte encore ce qu'il dit auparavant du "Gefühl" [sentiment], pour l'esprit "unmittelbare Einheit seiner Seelenhaftigkeit und seines Bewusstseins" [unité immédiate de sa puissance d'âme et de sa conscience] (p. 242) et si l'on se rappelle que, dans la "seelenhaftigkeit" [puissance d'âme], il comprend l'unité avec la détermination immédiate de la nature, l'on a en somme toute l'idée d'une personnalité concrète.

Le sérieux et le "Gemüth" ont ainsi entre eux cette correspondance : le premier traduit le second sous sa forme la plus noble et la plus profonde. Le "Gemüth" relève de l'immédiat, tandis que le sérieux en est la primitivité acquise, conservée dans la responsabilité de la liberté, maintenue dans la jouissance de la félicité. [...]

Quand le caractère originel du sérieux est acquis et conservé, on a alors une succession et une répétition ; mais dès qu'il fait défaut dans la répétition, on a l'habitude. L'homme sérieux l'est par la fraîcheur originelle avec laquelle il revient dans la répétition. On dit bien qu'un sentiment vivant et profond conserve cette primitivité ; mais la vie intérieure du sentiment est un feu qui peut se refroidir dès que le sérieux la néglige, et d'autre part elle est capricieuse et n'a

¹Dans les traductions de Galliamrd et des éditions de l'Orante, c'est l'orthographe pour *Gemüt*.

pas toujours la même profondeur. Je donnerai un exemple pour me faire entendre d'une façon aussi concrète que possible. Un prêtre doit chaque dimanche réciter les prières liturgiques, ou chaque dimanche baptiser de nouveaux enfants. Supposons-le exalté, etc. ; il parlera avec feu, remuera, touchera, mais une fois plus, l'autre moins. Seul le sérieux permet de revenir régulièrement chaque dimanche à la même chose avec la même disposition primitive.

Mais cette même chose à laquelle le sérieux doit revenir avec le même sérieux ne peut être que le sérieux lui-même ; sinon, l'on tombe dans la pédanterie. En ce sens, le sérieux est la personnalité même et seule une personnalité faite de sérieux est une personnalité véritable, et seule une personnalité faite de sérieux est capable d'agir avec sérieux, car pour ce faire, il faut tout d'abord savoir ce qu'est le sérieux. [...]

Car on peut bien venir au monde avec le "Gemüth", mais on ne naît pas avec le sérieux. Quand je dis "ce qui l'a rendu sérieux dans la vie", il faut naturellement l'entendre absolument de la chose d'où l'individu, au sens profond du mot, date son sérieux ; car, après avoir vraiment pris au sérieux ce qui en est l'objet, on peut très bien s'acquitter de diverses occupations dans cette disposition, si l'on veut ; mais il s'agit de savoir si l'on a commencé par prendre au sérieux l'objet du sérieux. Chacun a cet objet, qui est la personne elle-même, et quiconque porte le sérieux sur un autre point, sur les choses grandes et tapageuses est, malgré tout son sérieux, un mauvais plaisant ; et s'il peut un certain temps en imposer même à l'ironie, il finira, *volente Deo* [Si Dieu le veut], par devenir comique ; car l'ironie est jalouse du sérieux. Mais qui devient sérieux de la vraie manière montrera la santé de son esprit dans son aptitude à traiter toute autre affaire aussi bien en railleur qu'en sentimental, bien que ceux qui travestissent le sérieux se sentent glacés à le voir s'amuser de ce qui leur semble à eux tout à fait sérieux. [...]

Le sérieux, c'est la certitude, la vie intérieure. Cette définition à l'air miséreuse ; si j'avais dit qu'il est la subjectivité, la subjectivité pure, l' "übergreifende" subjectivité – j'aurais dit une chose... qui n'aurait pas manqué de donner à plusieurs un air sérieux. Mais je peux aussi le définir autrement. [Dans l'édition

Gallimard : "Cependant je ne peux exprimer le sérieux d'autre façon"]. La vie intérieure fait-elle défaut, l'esprit est livré au fini. Aussi la vie intérieure est-elle l'éternité, ou la détermination de l'éternel dans l'homme. »



Lacan et Le sérieux

Dans le séminaire sur l'angoisse Jacques Lacan fait référence au sérieux, selon une dimension kierkegaardienne.

Jacques Lacan, *L'angoisse (1962-63), Séminaire X, Seuil, 2004*

Disponible sur le net

<http://staferla.free.fr>

*Sur le Sorge-souci chez Heidegger
cité par Lacan
octobre 2007, mars 2008
Nelly Viellanex sur la reprise
septembre 2008, janvier 2009
sur le paradoxe absolu,
Kierkegaard cité par André Clair
et sur l'angoisse chez Lacan (graphique)
janvier 2009
Les précédentes séances 2009-2010.*

(Parenthèse)

En fait JO dit « Une occasion pour faire de la Pub » mais je trouve que cela ressemble à ses 'parenthèses'. Et comme dans toutes ses 'parenthèses' on est toujours en plein dans le sujet...

Le livre de Claude Rabant, dont il a écrit la préface :

Claude Rabant, *Métamorphoses de la mélancolie, Hermann, 2010*

<http://www.lettre-de-la-magdelaine.net/spip.php?article191>

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+M%E9tamorphoses+de+la+m%E9lancolie&prodid=827>

Avant d'écrire, Jean Oury a lu trois fois le livre et puis il a écrit la préface, sans réfléchir :

« Il ne faut pas réfléchir. J'ai fait la préface d'une façon automatique. Il ne faut surtout pas... Mais pour ça il faut avoir lu avant trois fois, il faut que ça ait travaillé, on ne peut pas forcément dire à quel niveau — inconscient, préconscient, conscient —... Ça a travaillé. »

*Dans les remarques Jean Oury,
je comprends que le livre établit un rapprochement entre Lacan et Kierkegaard,
même si ce n'est pas dit précisément.*

De même pour Freud...

Claude **Rabant**, *Métamorphoses de la mélancolie*, Hermann, 2010
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+M%E9tamorphoses+de+la+m%E9lancolie&prodid=827>

Chapitre II. Primitivité du désir

« Dans cette acception éthique, Freud est beaucoup plus près de Kierkegaard que des ethnographes contemporains auxquels il se réfère. C'est donc de la définition éthique de la primitivité selon Kierkegaard qu'il convient de partir pour comprendre la stratégie freudienne à l'égard de ce concept (même si apparemment Freud n'a jamais lu Kierkegaard * — ce qui n'en rend que plus remarquable la coïncidence).

*note de bas de page :

Cf. **Rodolphe Adam**, *Lacan et Kierkegaard*, Puf, 2005, p. 2 : « Jamais Freud n'a fait mention de cette figure incontournable dans l'histoire de la philosophie. Aucun ouvrage, aucune lettre ne fait état de Kierkegaard dont les textes paraissent pourtant en Allemagne dès 1909 (dans la traduction de H. Gottsched et C. Schrepff). De cette ignorance freudienne, radicale et non feinte comme pour Nietzsche, Thomas Mann s'est même ému — lors de son discours prononcé devant l'*Akademische Verein für Medizinische Psychologie*, le 8 mai 1940. »

(p. 58)

[...]

Donc, il y a une différence entre le sérieux et le *gemüt*, et le souci.

Le sérieux, ce n'est pas spontané, ça s'acquiert, ça s'entretient, c'est difficile...

↑ La demande (2)

... Et c'est là qu'il faut peut-être redire...

(Reprise)



« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

Rodolphe **Adam**, *Lacan et Kierkegaard*,
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,
Puf, 2005, p. 202.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lacan_et_Kierkegaard

« Ce stade du miroir où s'illustre le registre imaginaire désigne cette dimension de l'expérience où le sujet se trouve dans un rapport spéculaire à l'autre, l'autre comme image, l'autre pris comme moi auquel je m'identifie. L'aspect conflictuel vécu par le sujet devant ce qui est à la fois lui et un autre débouche sur une alternative où l'issue est soit de tolérer l'autre comme image insupportable qui le ravit à lui-même, soit de détruire ce semblable. Lacan désigne la seule solution du conflit imaginaire par l'allusion à une expression célèbre de Kierkegaard, *ou bien... ou bien*. En l'occurrence, ou lui ou moi. L'alternative uniquement binaire est forcément ravageuse. L'expression kierkegaardienne est aussi utilisée pour caractériser le rapport du sujet au phallus dans sa dimension imaginaire, c'est-à-dire se voir comme privé ou non privé de cet appendice. Or, c'est là que Lacan conteste le fait qu'avec cette unique polarité, on puisse en faire dériver une progression vers une autre dimension du rapport humain. Pour que quelque chose d'inédit sorte de cette opposition fratricide qui noue le lien du sujet à l'autre, "il faut, au-delà, qu'intervienne le registre du grand Autre"² »

« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

« C'est existentiel et il ne faut pas rechercher, disons, dans une **tablature de notions ou de concepts**. C'est comme ça.

²J. Lacan, *Le transfert*, p. 411.

Christine **Baron**,
« Kierkegaard inconnu. Récit contre concept. »,
in « Les philosophes lecteurs »,
Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie), n°1, 1 février 2006,
<http://www.fabula.org/lht/1/Baron.html>

« Opposant constamment réalité et possibilité, Kierkegaard constate que le penseur hégélien se meut dans la sphère des mondes possibles. La pensée rationaliste a ainsi rompu en instaurant une tradition du concept "pur", du "je pur" avec la tradition socratique pour laquelle le philosophe est d'abord un existant infiniment intéressé à l'existence et à sa propre situation éthique au regard de la Cité. La bévue fondamentale de la philosophie post-kantienne résiderait alors dans la priorité accordée à l'ontologie sur l'éthique, ou dans une pensée an-historique de l'être, au détriment de la réflexion que porte l'existence. Il est ainsi possible d'identifier dans ces textes l'archéologie du *Dasein* heideggerien, de l'être-jeté dans le monde, pensée portée par l'existentialisme kierkegaardien qui est une pensée de l'intérêt. Au désintéressement qui caractérise la réflexion *sub specie aeterni*, cette étrange et livresque démarche du penseur contemporain qui abstrait son existence de sa réflexion, Kierkegaard oppose constamment la pensée comme passion dont le modèle premier, historiquement, est celui de l'Antiquité grecque. Socrate, penseur ironique, est d'abord l'apôtre de la subjectivité vivante, mais aussi celui qui met en jeu son existence dans la pensée, soit l'anti-hégélien. L'ataraxie, le suicide du philosophe antique interprétant son corps comme un obstacle sont autant de tentatives existentielles qui pensent la contradiction de la pensée et de l'existence concrète, au-delà de la factuelité verbale d'une philosophie, dans la mise en jeu tragique de ce que le sujet a de plus intime ; son corps, sa vie. Cette nécessité de dépasser ce que Kierkegaard appelle "une expérience de papier" fonde la démarche philosophique comme incarnation de la pensée. Cette incarnation passe, dans sa philosophie, non par l'exposé systématique d'une doctrine³, mais par des récits pris en charges par des pseudonymes, ou autant d'identités

³À l'exception du *Concept de l'angoisse* dont la rage de subdivision évoque sans ambiguïté possible la philosophie hégélienne. Dissocier ainsi mode d'exposition conceptuel et problématique existentielle relèverait alors de cette stratégie d'écriture ironique que Kierkegaard lui-même suggère au philosophe post-hégélien.

alternatives que le philosophe endosse, de Johannes de Silentio, à Climacus en passant par Vigilius Haufniensis, frater Taciturnus ou Constantin Constantius ou l'Assesseur Wilhelm. »

Alors, la prétention de dire :

— *Vous savez ce que je vous dis là c'est sérieux !*

« Quand même ! je tomberais dans ce qu'il appelle une dimension esthétique. Ce n'est pas négligeable, mais c'est pas ça, c'est pas ça... ».

*Sur les trois stades de l'existence chez Kierkegaard :
esthétique, éthique, religieux*

Christine **Baron**, « La notion de temporalité chez Kierkegaard »
http://www.fabula.org/atelier.php?La_notion_de_temporalite%26eacute%3B_chez_Kierkegaard

Anne-Christine **Habbard**, Jacques **Message** (ed.),
Sören Kierkegaard. Pensée et problème de l'éthique,
Presses universitaires du Septentrion, 2009.
<http://www.lcdpu.fr/livre/?GCOI=27000100245340>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ou_bien..._ou_bien

Revient alors la question : comment, pour Jean Oury, **justifier** le fait de venir parler « là » ?

« Pourquoi je viens ? ... Pour m'exhiber ? ... Par devoir ? ... Pour essayer de redresser je ne sais ... quelle calamité de ... la réflexion ? Forcément il y a tout ça et **il ne faut pas faire le malin**, on est (un petit peu) comme on est »

Charles **Péguy**, *Notre Jeunesse (1910)*, Gallimard, p. 102.
http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010027441

« Aussitôt après nous commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. Le monde de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre. Le monde de ceux qui font le malin. Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous.

Charles **Péguy**

« **Le mystère de l'enfant prodigue** »,
in **Œuvres poétiques complètes**, Charles Péguy, Gallimard, 1975, p. 1569.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_P%C3%A9guy

« Je ne veux pas que l'autre soit le même, je veux que l'autre soit autre. C'est à Babel qu'était la confusion, dit Dieu, cette fois que l'homme voulut faire le malin. ».

Autres tentatives de justifications :

« ... une certaine vertu pseudo-scientifique, pédagogique... ... pour passer un message ...

— *Vous allez voir ce que vous allez voir !*

Jean **Oury** fait soudainement référence à un « petit dessin... à la va vite... mais bien... » de Paul Klee, qu'il aime bien, intitulé « Hélas ».

Ceci, comme pour conclure cette liste de justification (« on peut avoir quelquefois un tempérament un peu limite ») par un :

« Moi, je pourrais dire :

— *Voilà : hélas !*»



Paul **Klee**, « Hélas, Hélas » (1937), aquarelle

Le hors-temps

Jean Oury revient au thème de cette année,

(Ce passage demeure très énigmatique pour moi.)

« Alors je me disais... bien sûr qu'on a pris cette année comme thème — quelle idée ! — « Le hors-temps ». Comme s'il y avait quelque chose qui ne soit pas hors-temps.

Ça devrait pouvoir dire que le temps... ah, oui ! le temps ! ... Mais le hors-temps ? ...Mais est-ce qu'il n'y a pas que ça ? »

► Le temps, ce n'est pas le temps de la montre.

► Qu'est-ce qui est en jeu ?

C'est d'autant plus important dans « **ce travail de psychiste individuel et collectif** » ...

Ce qui est en jeu :

« **Éviter cette sorte de glissement... techno-bureaucratique... et toutes ses ficelles** »

Jean Oury parle aussi de « dégradation » et de « dérisoire »

« On peut faire la conversation... » ...

*C'est ici qu'il fait référence à la manière de **Tosquelles** d'établir une **conversation imaginaire** où il se contredisait puis reprenait...*

— Pourquoi tu as dit « dérisoire » ? Tu viens ici devant tout ce monde-là pour dire que c'est dérisoire ? T'es un peu gonflé, non ? S'ils se déplacent, quand même ...

— Mais moi aussi ! ... je me déplace ! [...]

Ce genre de conversation a tout de même des limites ajoute JO

ce qui le porte

vers le thème de l'année prochaine...

« Encore » ?, c'est déjà pris...

alors ...

« Alors... », avec trois points de suspension...

↑ La demande (3)

Jean Oury revient sur : « Comment justifier tout ça ? »

Je comprends que ce « tout ça » c'est la matière même de ce séminaire avec...

... « Ce paquet [...] de références énormes, loin de l'érudition obligatoire, mais en rapport... »

Jean Oury ne termine pas sa phrase...

Ici, comme dans un film de Godard, cut brutal, le sens n'est pas interrompu mais on change de forme...

[...]

— Alors, tu es content de ton travail ?

[...]

— Mais alors, tu vois beaucoup de malades dans la journée ?

— Oui, beaucoup.

— Et ça fait longtemps ?

— Mais oui ! ça fait longtemps...

— Mais quel genre ?

Des fois, il y a des gens qui viennent à La Borde et qui disent :

- *C'est quoi ici ?*
- *C'est une enclave, c'est un bout de la Sologne.*
- *Mais de quel pays ?*
- *C'est la Sologne !*

Il y a des gens qui ont même confondu *Sologne* et *Pologne* !

- *Mais c'est quoi ce que vous faites ?*
- *... ?! ... On soigne !*
- *Mais on soigne qui ? On a visité tout à l'heure, il y a des chevaux ! Il y a aussi des oies qui viennent m'emmerder ! Chaque fois que j'ouvre la porte, elles se mettent à gueuler ! C'est ça votre travail ?*
- *Non... Il y a des chevaux, il y a des oies, il y a un tas de trucs... Il y a beaucoup de monde.*
- *Il y a des gens qui viennent là pourquoi ?*
- *Oh, bah il y a un contrat !*
- *Mais alors, vous les voyez, vous faites de la psychanalyse ?*
- *Écoutez, on fait ce qu'on peut. Il y a des gens que l'on dit "pas analysables"... Ça dépend ! Ça dépend comment ! Ça dépend avec qui !*

Alors là, on peut se fâcher un peu en disant :

- *Mais si ! il y a des prises en charge !... des prises en charge !*

« Vous vous rendez compte de ce langage : une "prise en charge"... on n'a pas échappé ! On se croirait encore dans la *Garde suisse* des Tuileries !... »⁴

Bon alors, il y a des gens qui viennent là et puis qui me disent :

- *Je vous verrai demain ?*
- *Oui.*

Et puis le lendemain ils disent :

⁴[http://fr.wikipedia.org/wiki/Gardes_suissees_\(France\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Gardes_suissees_(France))

- *Je vous verrai ce soir ?*
- *Oui.*

Et puis, je dis :

- *Non ! »*

« Parfois, c'est aussi bien de dire non que oui. Si je dis non, ça prouve qu'il peut attendre deux jours, donc c'est plutôt bien. Mais il ne faut pas dire non à n'importe qui !

Il y a déjà là une ébauche :

À qui je parle dans cette position absurde d'être dans une *enclave de la Sologne* ?

*Je comprends qu'il est question des malades, des pensionnaires.
Des « arrières-pensées » s'interposent ici :
« Ce serait bien La Borde s'il n'y avait pas de malades »,
choses entendues pendant les « années glorieuses »*

[...]

↑ La demande (4)

- *Si j'étais là tout seul, je m'emmerderais...*
- *Ab tu vois bien ! Si tu t'occupes des malades comme ça, soi disant jour et nuit, que tu prépares ça même en rêvant, c'est parce que ça ne t'emmerde pas ! Ça te rapporte ! — non pas au point de vue fric, ça ne rapporte rien — au point de vue jouissance intérieure, comme ça. Ça te maintient en vie quoi. En existence plutôt.*
- *Oui... Oui...*
- *Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce que c'est ce type de relation ?*
- *Oh, vous savez, il y a de tout là-dedans. Il y a ce qu'on appelle des*

schizophrènes, des déprimés, des mélancoliques, des hystériques, des psychopathes, des machins...

— *Arrête ta série !*

— *... Je dis, pour moi, les plus emmerdants, les plus difficiles ce sont les normopathes. Nous sommes tous des normopathes.*

Jean **Oury** parle de « normopathes »

Jean **Ayme** parlait de « normosés »

Jean **Ayme**, qui ne peut plus venir au séminaire, est celui grâce à qui ce séminaire peut se tenir à Sainte-Anne.

Ce séminaire qui, au départ, devait être collectif.

*Et finalement, Jean Oury s'est retrouvé le seul à intervenir...
Cf. l'ensemble des prises de notes.*

[...]

Jean **Oury** poursuit ses conversations imaginaires...

◆ La Borde

— *Mais tu déprimes ! La Borde, c'est extraordinaire, il y a un accueil...*

[...]

— *... Il y a de quoi faire... Il y a une espèce de... non pas d'une façon permanente, non pas que ça s'écroule mais ... ça traîne, même pas, ça se dilue... et puis on voit apparaître...*



Une surface qu'on peut déchiffrer

Jean Oury va comparer La Borde à une surface qu'on peut déchiffrer (« On voit apparaître ... comme sur une surface qu'on peut déchiffrer ») ...

... où l'on voit apparaître le monde tel qu'il est.

Il ne s'agit pas du monde terrestre.

« Non pas tout ce qui se passe en Asie ou en Afrique du Sud, mais **le monde comme ça, une misère comme ça.** »

[...]

— *Oui, mais il y a des infiltrations !*

La Borde n'est pas un lieu étanche. C'est comme partout.

« Il y a des **infiltrations** de la **société** telle qu'elle est. »

« **On ne va pas quand même changer la société**, il ne s'agit pas de transformer La Borde en espèce de phalanstère, avec une idéologie... La pureté... ! »

*Je comprends que « changer la société », d'une force extérieure,
une force qui agit, transforme en poussant,
cf. la différence entre énergie et energieia.*

*« Ça sent le pétrole ! » dit souvent JO à propos du mot énergie.
Changer la société,
je comprends, ce soir,
que ça sentirait peut-être un peu la dictature.*

Jean Oury rappelle que dans la salle de garde de Sainte-Anne, au moment de son installation à La Borde (1953), il se disait : « Il y a un type près de Blois qui est en train de monter un phalanstère. »

[...]

II Spirale

↑ La demande (5)



Mais enfin, qu'est-ce que je fous là ?

Cette question-demande est pour Jean **Oury** une « prise de position »

L'expression s'est répandue...

Marc **Ledoux**, *Qu'est-ce que je fous-là ?*, *Literarte*, 2005
http://antonin.blog.lemonde.fr/2006/01/07/2006_01_questce_que_je_/
cf. prises de notes de mai 2008

↑ Le sérieux (3)



Ça ne va pas de soi

Qu'est-ce que je fous là ? Ça ne va pas de soi...

Une question-demande, une prise de position pour se trouver dans la dimension du Ça ne va pas de soi...

Une prise de position qui concerne tout le monde (pas seulement pour JO, mais pour les « usagers » de La Borde, pour ceux qui viennent en stage, accueillis par les « poissons-pilotes », pour tout le monde donc, comme ceux par exemple qui sont venus jouer au football récemment...)

*(Ce ne sont pas exactement les mots de JO)
Sur les 'Ça va de soi' et les 'Ça ne va pas de soi'
cf. l'ensemble des prises de notes.*

- ▶ « Est-ce que c'est un concept ? »
- ▶ « Est-ce que c'est du sérieux ? »
- ▶ « Est-ce que c'est **cognitivo-existential** ? »

*Cf. Christine **Baron**, précédemment citée, « Kierkegaard inconnu »
[La demande (2)]*

Jacques **Schotte**, *Szondi avec Freud,
Sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle,
Bruxelles, Éditions Universitaires De Boeck, 1990.*
cité partiellement par M.C. Hiebel-Barat

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2010/07/etude-partir-du-livre-szondi-avec-freud.html>
« [...] les fantasmes originaires [...], c'est un thème qui est présent depuis le début de l'œuvre de Freud, qui prend sa forme et aussi son nom, son terme, sa désignation terminologique vers le milieu de l'œuvre, et qui poursuit ensuite une carrière diffuse à travers l'ensemble des textes sans jamais faire l'objet d'une monographie.

Or il me semble que c'est un des thèmes les plus prometteurs de la psychanalyse d'aujourd'hui, à la fois sur le plan technique et sur le plan théorique. De plus, c'est un thème qui devrait intéresser les philosophes, puisqu'aussi bien c'est l'un des thèmes à propos desquels Freud fait une référence à la philosophie. Ce qu'il a été amené à appeler fantasme originaire, c'est quelque chose qui est comparable aux catégories des philosophes, catégories au sens technique du terme. Il explicite cela seulement en une ou deux phrases : les fantasmes originaires permettent de mettre en forme l'expérience de l'homme, non pas pas au niveau **cognitif**, mais au niveau **existential**. Comme facteurs structurants et comme moteurs de mise en forme de la vie humaine, ils sont comparés par Freud aux systèmes de catégories philosophiques. » (p. 153-154).

◆ La psychothérapie institutionnelle, une dimension « collective »

➔ Comment pouvoir traiter « collectivement » ?

Il faudrait « voir de près » ce terme : « collectivement », dit **Jean Oury**
Cela peut concerner beaucoup de choses... de la psychothérapie de groupe ... aux
petits groupes de Bion.

Wilfried Rupert **Bion**, *Recherches sur les petits groupes* (1961),
Puf, 1965, 2002, p. 24-25.
Sommaire en fin de prises de notes.
http://www.puf.com/wiki/Auteur:Wilfred_R._Bion
http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion

« Nous sommes assis plus ou moins en cercle, à la lumière diffuse d'un
lampadaire. Une malade qui participe au groupe exprime ses récriminations sur
un ton irrité :
"Vous dites toujours (elle s'adresse au groupe) que je monopolise la discussion,
mais, si je ne dis rien, vous restez tous muets. J'en ai marre de vous tous, tant
que vous êtes. Et vous (s'adressant à un jeune homme de 26 ans qui exprime sa
surprise en la regardant avec des yeux ronds), vous êtes le pire de tous.
Pourquoi restez-vous toujours là comme un petit garçon bien sage, sans jamais
rien dire, mais à embêter le groupe. Le seul qu'on écoute ici, c'est le Dr Bion et il
ne dit jamais rien d'intéressant. Bon, je vais la boucler. Voyons un peu ce que
vous allez faire si je ne monopolise plus la conversation."

Voici un autre exemple ; la salle est la même, mais cela se passe par un soir
d'été ; le soleil brille au-dehors. C'est un homme qui parle :
"C'est ça qui me gêne ici. J'ai posé une simple question. J'ai dit ce qui se passait
d'après moi parce que je n'étais pas d'accord avec le Dr Bion. J'ai dit qu'il serait
intéressant d'entendre ce que pensent les autres. Mais est-ce que quelqu'un me

répond ? Je t'en fiche. Et vous, les femmes, vous êtes pire que les autres. – Sauf
Mlle X... Comment voulez-vous que nous avançons si personne ne nous répond
jamais ? Je vous vois sourire parce que j'ai dit 'sauf Mlle X...' – et je sais ce que
vous pensez, mais ce n'est pas vrai."

Dans un autre exemple encore, c'est une femme qui parle :
"Tout le monde à l'air d'être complètement d'accord avec ce que le Dr Bion vient
de dire, mais j'ai dit exactement la même chose il y a cinq minutes. Seulement, ce
n'était que moi, alors personne n'y a fait attention."

Et encore : c'est une femme qui parle :
"Bon. Eh bien ! Puisque personne ne dit rien, pourquoi est-ce que je ne vous
raconterais pas un de mes rêves ? J'ai rêvé que j'étais sur la plage et que j'allais
me baigner. Il y avait beaucoup de mouettes... Et ça continuait comme Ça."
Un participant : "C'est tout ce que vous vous rappelez ?"
La femme : "Non, non. Mais c'est trop idiot."
Un silence. L'atmosphère est morne. Tous paraissent perdus dans leurs réflexions.
Tout contact paraît brisé entre les participants.
Moi : "Pourquoi n'avez-vous pas continué à décrire votre rêve ?"
La participante : "Oh ! Je ne sais pas. Cela n'intéressait personne. Tout ce que je
voulais, c'était faire démarrer la discussion."

[...]

« Il y a tout ça... » « Non ! il n'y a pas tout ça » ...

➔ « Il y a quelque chose que si on y est »

*Ces prises de position
(Qu'est-ce que je fous là ? Il y a quelque chose qui si on y est),
Jean Oury va les mettre à l'épreuve d'un événement récent à La Borde.
La mort d'un ancien pensionnaire (cancer généralisé).*

« ... Et alors, il est mort...

[...]

J'avais dit, quand même... il avait une histoire compliquée... un cancer et ... une histoire rénale... Il ne demeurait plus à La Borde, il habitait une maison... à côté... il avait été dans une maison de retraite...

Quand j'ai appris... j'avais téléphoné en disant qu'il faudrait qu'il vienne à La Borde : « Ah, on peut pas, le rein est bloqué... il faut faire une dialyse... » « Bon, qu'il aille à l'hôpital et dès que possible, qu'il vienne ! »

Les gens sont allés le voir à l'hôpital, il était bien connu...

J'avais dit : dès que la dialyse, ça marche, il faut qu'il vienne. Dites-nous ce qu'il faut faire, des perfusions... Ils n'ont pas dit...

Et, c'est par hasard qu'on a appris qu'ils l'avaient transféré en soins palliatifs. J'ai téléphoné en disant qu'on avait bien dit que si ça n'allait pas, il fallait qu'il vienne à La Borde. Puis j'ai téléphoné au médecin urologue, un type remarquable : « Ah, je ne savais même pas qu'il avait été transféré en soins palliatifs ! »

Il parlait plus, en « soins palliatifs » Alors j'avais dit : bon d'accord, mais il faut qu'il vienne mourir à La Borde. Parce que, La Borde, il n'y a que ça pour lui ! il n'a pas de famille ! Il faut qu'il vienne là. Il m'a remercié, le type ! C'est rare ! Et puis, on est allés le chercher avec toutes les précautions. Il est arrivé dans le coma. Bon...

Et alors ? J'ai pensé à ce que dit Michel Balat quand il parle des « états végétatifs ». C'est pire que le coma ! Le coma, au bout de trois semaines... Au bout de six mois d'état végétatif après un traumatisme crânien... le type, il ne dit plus rien et si autour, il y a tout un groupe qui parle, comme ça, non pas des types qui examinent etc... mais qui parlent normalement, eh bien des fois, le type se mêle à la conversation. Il ne peut pas parler, il ne peut pas bouger, mais on voit un petit doigt qui bouge... Même en état végétatif, c'est complètement mort ! Il y a une reconnaissance de quelque chose dans ce que j'appelle les **entours**.

Donc, J... est arrivé un soir, dans le coma...

Alors, on s'approche de lui... et ça dépend des timbres de voix. C'est N..., ma fille N..., il la connaissait bien... le timbre féminin d'une voix... [...] et elle lui parle, comme ça... ses yeux ont bougé. Il a fait un tout petit sourire. Après, je lui parle et ça marche aussi. il fait moins de sourires, peut-être, mais ça marche.

Dans un état de coma gravissime, il est sensible à la présence de l'autre et en plus, il reconnaît, au timbre de la voix ! Ce n'est pas du tout une fable ou une illusion de ma part de je ne sais quel apitoiement. Alors, je dis : on reste ! C'est sûr que c'est foutu...

Mais ce que j'avais dit au médecin : on est là, justement pour ne pas qu'il soit dans les soins palliatifs, dans le vide ! Bien que les infirmières soient gentilles, dans le vide complet. Même au niveau le plus lointain d'état végétatif, de coma... au point de vu métabolique, c'était foutu... qu'il puisse être sensible à ça... et je dis : ça valait le coup ! Et il est mort en deux jours... [...] ou bien alors, on rêve !

C'est une illusion ? Ou alors, Michel Balat, tu racontes des blagues !... »

« Cette démarche-là, c'est pas très rentable, hein ! Ça coûte cher avec tout le matériel qu'il faut pour... Vous vous rendez compte ! les soins palliatifs, les perfusions, l'ambulance, tous les machins... Ça coûte !... mais on s'en fout !... »

« Alors, j'ai dit : Il est mort en sachant qu'il était là... »

« "En sachant qu'il était là !" ... Mais qu'est-ce que c'est que le savoir ?



Qu'est-ce que c'est le savoir ?

Qu'est-ce qu'il dit **Lacan** ?

Le savoir, c'est la jouissance de l'Autre

Jean Oury fait référence au « triangle des trois S » : Le Sujet de l'Ics, le Savoir, le Sexe (la différence)

Cf. notamment novembre 2007, février 2009.

Jacques Lacan,
Problèmes cruciaux pour la psychanalyse
ou Les positions subjectives de l'être,
(1964-65), séminaire XII
<http://staferla.free.fr>

*Cf. prises de notes,
séances de
novembre, décembre 2005,
février 2006, décembre 2007,
février, octobre 2008,
mai 2010*

« Eh bien, on était certainement à un niveau... Il n'y avait plus de parole explicite, impossibilité de parler, impossibilité même de regarder, mais il y avait quelque chose... Une sensibilité en rapport avec **la-présence-de-l'autre**, — en un seul mot si vous voulez — qui était là. Mais pas n'importe quel *autre*. Je voyais la distinction entre la voix de N... et la mienne. ... Pas pareil !... C'est sûr qu'il préférerait celle de N... Il avait raison d'ailleurs. Même dans le coma, il y avait une sorte de choix... »

[Jean **Oury** parlera aussi du p'tit Lulu...]

*Cf. les prises de notes, séances
novembre 2005, février 2006, mai 2010]*

Ce qui s'est passé à La Borde dépasse une histoire personnelle. Cela a concerné tous les gens qui y vivent ou même qui étaient là pour telle ou telle raison...

Cela revêt une certaine dimension « collective ». (Un mot « dangereux », reprend Jean **Oury**).

Ceux qui sont là, qui sont là par hasard, qui sont passés par là, qui sont revenus, qui restent... Ça créé quelque chose, que Jean Oury désigne ce soir comme l'arrière-fond.



Il y a du *Ki* à La Borde

Hubertus **Tellenbach**, *La Mélancolie* (1961), Puf, 1979.

<http://www.librairiedialogues.fr/livre/103381-la-melancolie-hubertus-tellenbach-presses-universitaires-de-france>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Hubertus_Tellenbach

http://de.wikipedia.org/wiki/Hubertus_Tellenbach

« Que ce caractère global de l'altération schizophrénique ou mélancolique

puisse arriver à être "flairé" dans une qualité de l'atmosphère, ce fait n'apparaît nulle part aussi clairement que dans la langue des Japonais. "Le mot *Ki* signifie au départ 'origine de l'univers', 'pneuma', 'souffle', 'air' et, en même temps, il signifie aussi âme, cœur (*Gemüt*). Dans le *Ki*, l'individu participe dans le "pneuma" de l'atmosphère à l'origine du cosmos. Kimura fait ressortir comment cet être-dans-l'association est fondé sur cette participation à l'atmosphère, comment tout acte de comprendre est *Ki-ga-au* (harmonie du *Ki*). Lorsqu'une telle participation au *Ki* est troublée, l'individu devient *Ki-chi-gai*, c'est-à-dire dérangé (cf. en allemand, *verrückt* : dérangé). C'est dans la folie que ce caractère global atteint sa plus forte concentration. Où que l'on rencontre par le monde des psychotiques endogènes, on ressent le caractère global de cette mutation et l'on ressent aussi cette mutation même comme quelque chose de global. »

Ce caractère global n'est pas perceptible seulement par l'"intuition" ou par le fait de l'atmosphère. » (p.55)

Parfois, les visiteurs sont plus sensibles que les « usagers de La Borde » à ce *Ki*, proche de la *Stimmung*.

*Cf. l'ensemble des prises de notes,
notamment
octobre 2006, juin 2007, octobre 2008*

Mais pour que du *Ki* puisse se manifester, il ne faut pas avoir un surveillant ou un bureaucrate sur le dos... cela nécessite un **certain degré de liberté**...



Liberté de circulation

Cf. l'ensemble des prises de notes

Il faut faire attention aussi à ce mot : « liberté » ... (un mot « louche »).

Jean Oury parle de la nécessité d'un certain degré « d'ouverture » ou plutôt de « résonance », une sorte « d'accord ».

On en revient à la *Stimmung*.

Martin **Heidegger**, cité par
Michèle **Gennart**,
« Stimmung - Verstimmung - Ungestimmtheit : remarques sur la
phénoménologie heideggerienne de la disposition affective et sur son
usage en psychothérapie »,
Jacques **Schotte** (éd.), *Le contact*, De Boeck, 1990, p. 72.
Cf. séance d'octobre 2008.

« Une Stimmung est un air, pas seulement une forme ou un mode, mais un air au
sens d'une mélodie, qui ne plane pas au-dessus de l'être-présent prétendument
véritable de l'homme, mais qui **donne le ton** pour cet être. »

Karl **Stockhausen**, *Stimmung* (1968),
œuvre pour 6 vocalistes.
Écouter :

<http://www.musiquecontemporaine.fr/search?title=Stimmung&author=Stockhausen&type=sound&online>

Cette liberté de circulation engage un rapport à l'autre qui inclut des quantités de
facteurs qui ne sont pas totalisables, mais avec un « coefficient de disponibilité »
variable, à préserver...

Il ne s'agit pas de généraliser. Il n'y a pas de dogme (aller à l'atelier
d'ergothérapie à telle heure, faire une promenade à telle heure...)

Cela engage de faire un **diagnostic**, Jean **Oury** insiste.
(À une personne qui souffre de troubles spatio-temporels : « Si vous vous
baladez, allez y avec quelqu'un ! »)

Même dans un structure avec un certain degré de liberté de circulation, avec des
possibilités de rencontre (avec des groupes, des ateliers, un club, ...) il y a
toujours le risque de **sédimentation**.

Jean **Oury** fait référence à un rapport « **chronicité et sédimentation** »
présenté par **Lucien Bonnafé**, **Louis Le Guillant**, **Hubert Mignot** au LXIIe
Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, Marseille, 1964,
Paris Masson.

La sédimentation, c'est un symptôme, pas seulement des individus, mais de la
collectivité.

Pierre **Delion**, « Importance du concept de chronicité aujourd'hui
dans le champ de la psychiatrie »,
La chronicité en psychiatrie aujourd'hui. Historicité et institution, Érès,
2004, *Journées nationales de psychothérapie institutionnelles*,
Angers, 2002

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1482>

« En tout cas (avec un grand C), la chronicité est rapidement devenue dans la
psychiatrie un des signes majeurs de sa description, sauf dans les cas des
pathologies décrites par Henri Ey comme pathologies aiguës. Mais ce qui nous
interpelle davantage, c'est la partie concernant la prise en charge de telles
conséquences. Si en effet la pathologie psychiatrique est chronique, au moins
pour une bonne part de son expression et de sa souffrance, les conséquences
qu'il faut en tirer sur le plan de la thérapeutique sont radicales. En cela Bonnafé,
Le Guillant et Mignot ont été bien inspirés de proposer pour le congrès de
Psychiatrie et de neurologie de langue française de Marseille de 1964 un
rapport d'assistance intitulé *Problèmes posés par la chronicité sur le plan des
institutions psychiatriques*. Ils vont y opérer un travail de séparation salutaire
entre la *chronicité* qui concerne le fait que certaines pathologies durent plus
longtemps que la phase aiguë voire tout la vie, et la *sédimentation* qui est le
résultat de la non-prise en compte de la question de la chronicité dans les
maladies mentales. Dans leur partie conclusive, ils vont longuement développer
l'opérateur qui permet de lutter efficacement contre une telle perversion : la
psychiatrie de secteur. [...]

Les auteurs concluent leur étude approfondie de la chronicité en présentant leur
"structure générale du dispositif de lutte contre les maladies mentales et très
particulièrement les maladies mentales chroniques : le secteur". Ils insistent sur la
différence notable entre ce qu'ils appellent les patients qui souffrent
chroniquement de problèmes psychopathologiques et ceux qui ont "sédimenté"
dans les hôpitaux psychiatriques", et y voient le résultat d'un non-travail sur la
chronicité évidente de la pathologie d'un grand nombre d'entre eux. Je n'ai plus
besoin d'insister sur l'importance de ce concept dans les problèmes que traverse
aujourd'hui la santé publique pour toutes les pathologies qui ne guérissent pas à
la sortie des services d'urgences » (p. 10-11, 13)⁵

⁵Pierre Delion cite de longs passages du *Rapport*

Le hors-temps

Qu'en est-il du temps, du hors-temps, pour les états végétatifs ?

Jean **Oury** s'adresse à Michel **Balat**, présent ce mercredi soir...

Il repense aussi à un neurochirurgien qui lui avait rapporté le cas d'une personne accidentée et tombée dans le coma que l'on avait préféré, avec l'accord de la famille, ramener chez lui, dans sa chambre, sans rien changer. C'est son chien, venu lui lécher la main, qui a permis qu'il sorte du coma.

La cuisine aussi, dans une collectivité, est un bon lieu de réanimation, avec toutes les odeurs, le bruit des casseroles...

Pour les personnes qui sont, non pas dans le coma, mais, comme dit Jean Oury, « dans des position lointaines, narcissiquement lointaines, inaccessibles », la cuisine et les cuisiniers, ça peut être très important.

À condition de ne pas être « intoxiqué » par la hiérarchie (statut, rôle, fonction)

↑ Le sérieux (4)

La question du hors-temps est d'une complexité... reprendre tous les *temps*...



Le futur antérieur

On travaille au niveau du futur antérieur, dit-il...

Jacques **Lacan** a parlé du futur antérieur, notamment dans son introduction au séminaire sur la lettre volée. Jean Oury fait référence à l'expression *caput mortuum* dont fait usage Lacan dans ce texte.

Jacques **Lacan**, « Séminaire sur la lettre volée » (1955),
Écrits, Seuil, 1966.
disponible sur le Net
<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan50.php>

*Dans ce passage JO est particulièrement allusif.
Je comprends que... (dit avec mes mots, et avec beaucoup de précaution)*

... une approche, à partir du futur antérieur, c'est une **approche du sérieux**, ce qui est au plus proche de l'existence...

... le travail du *psychiste* ce n'est pas seulement de « semer » à quelqu'un : « Je comprends pourquoi tu en es arrivé là, c'est parce que ta grand-mère... [...] ... et puis alors, étant petit, tu as eu de drôles de manières avec ton petit cousin Gaston... [...] et puis, l'instituteur ... [...] ...alors, bien sûr que ça t'a traumatisé... »

S'approcher de la dimension du sérieux, de l'existential met en jeu autre chose qu'une chaîne de causalité (« C'est possible, mais ça n'exclut pas »).

Jean Oury donne l'exemple des petits enfants qu'il ne faut pas déranger dans leur jeu, quand ils sont dans un état de sérieux fantastique.

Le sérieux, c'est plus subtil qu'une **chaîne de causalité**, que raconter sa vie.

« Autrement dit, c'est d'avoir une prise, vis-à-vis de ce qui est peut-être le plus intime, mais qui devrait être **ex-time** qui est en fin de compte son propre **arrière-pays**. Il s'en est passé des choses entre trois, quatre et cinq ans et c'est là qu'il se passe beaucoup de choses. Les rencontres extraordinaires qu'il y a chez les petits mômes, les histoires d'amours les plus extraordinaires ! Après, c'est de la *gnognote*. Les rencontres entre trois et cinq ans, ça c'est du sérieux. Il semble que les prises en charges psychothérapeutiques avec des dimensions tragiques — non pas à sangloter — mais **tragique**, *Le sentiment tragique de la vie*, comme le disait Miguel de Unamuno... c'est en rapport avec des éléments qui, pour le commun des mortels...

— *Mais enfin, tu ne vas pas passer ton temps à...*

— *Laisse-moi, c'est sérieux.*

(La façon dont on va jouer, c'est très sérieux.) »



Wiederholung, la répétition (la reprise)

La répétition, c'est toujours nouveau (Lacan)

Jacques **Lacan**, « Séminaire sur la lettre volée » (1955),
Écrits, Seuil, 1966, p. 45-46.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan50.php>

« L'automatisme de répétition (Wiederholungszwang), – bien que la notion s'en présente dans l'œuvre ici en cause, comme destinée à répondre à certains paradoxes de la clinique, tels que les rêves de la névrose traumatique ou la réaction thérapeutique négative –, ne saurait être conçu comme un rajout, fût-il même couronnant, à l'édifice doctrinal.

C'est sa découverte inaugurale que Freud y réaffirme : à savoir la conception de la mémoire qu'implique son "inconscient". Les faits nouveaux sont ici l'occasion pour lui de la restructurer de façon plus rigoureuse en lui donnant une forme généralisée, mais aussi de rouvrir sa problématique contre la dégradation, qui se faisait sentir dès alors, d'en prendre les effets pour un simple donné.

Ce qui ici se rénove, déjà s'articulait dans le "projet" où sa divination traçait les avenues par où devait le faire passer sa recherche : le système Ψ , prédécesseur de l'inconscient, y manifeste son originalité, de ne pouvoir se satisfaire que de retrouver l'objet foncièrement perdu.

C'est ainsi que Freud se situe dès le principe dans l'opposition dont Kierkegaard nous a instruits, concernant la notion de l'existence selon qu'elle se fonde sur la réminiscence ou sur la répétition. Si Kierkegaard y discerne admirablement la différence de la conception antique et moderne de l'homme, il apparaît que Freud fait faire à cette dernière son pas décisif en ravissant à l'agent humain identifié à la conscience, la nécessité incluse dans cette répétition. Cette répétition étant répétition symbolique, il s'avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant. »

Jean **Oury** fait le lien entre le sérieux et le concept de **Wiederholung**, chez **Freud**, dont il préfère la traduction proposée par Nelly **Viallanex** pour le roman de **Kierkegaard**, la **reprise**, plutôt que la **répétition**.

Dans la « répétition », il y a un côté un peu mécanique.

Jean **Oury** dit à un certain moment : « La répétition sous la forme de la reprise »

« Alors je me disais que quelque chose qui va marquer toute la vie... ça aurait dû se passer mais ça ne s'est pas passé... C'est foutu !
Et ça revient au bout de cinquante ans d'analyse. Et encore : on attend que l'analyste soit mort... »

Et là-dessus :

— *Ah, mais oui, c'est vrai. Quand j'avais deux ou trois ans, j'étais bien tranquille dans une pièce et puis... c'est à cet âge-là qu'on est super intelligent... ça y est, j'avais trouvé quelque chose ! Et c'est à ce moment-là, traumatisme grave, que ma mère m'a dit : "C'est l'heure, viens manger ta soupe, ça va refroidir !"*

C'était quand même gentil, mais c'est un traumatisme gravissime !

On ne peut pas dire :

— *Elle n'aurait pas du dire ça !*
— *Elle n'aurait pas dû... Mais elle ne savait pas que tu avais trouvé la solution de la formule du monde !*

Mais on ne peut rien lui dire à cette femme-là, qui prépare la soupe qui va refroidir et elle a raison de dire :

— *Viens manger ta soupe !*
— *Mais j'étais justement en train de penser... J'avais trouvé !...*

↑ La demande (6)

... Mais par la suite, c'était un traumatisme ! et je n'ai plus rien trouvé depuis !

Et c'est pour ça que je viens parler ici le mercredi pour essayer de trouver, mais je ne trouve plus. Donc, c'est une sorte de reprise... »

*Sur toutes les questions abordées ici par Jean Oury
cf. l'ensemble des prises de notes
notamment :*

*octobre 2007, septembre 2008
(Kierkegaard, Viallanex)
novembre 2006, janvier, février, juin, septembre 2007,
mars, avril, septembre 2008
octobre 2009
(Lacan)*

*Sur le futur antérieur,
rappel d'une intervention de Michel Balat,
« notes sur le futur antérieur »
http://www.balat.fr/article.php?id_article=182*

*caput-mortuum, définition
<http://www.cnrtl.fr/definition/caput-mortuum>*

*Agnès Sofiyana,
« Tuchê et Automaton,
introduction à l'introduction au séminaire sur La lettre volée »,
La clinique lacanienne, 2005/1, n° 8
<http://www.cairn.info/revue-la-clinique-lacanienne-2005-1-page-199.htm>*

*Evelyne Hurtado,
« La répétition de Freud à Lacan,
'Répéter : destin du sujet et voie du désir' »
Inter-cartel Aix-en-Provence, décembre 2008
http://www.champlacaniensfrance.net/IMG/pdf/hurtado_M44.pdf*

*Un extrait de l'article d'A. Sofiyana
en vue de poursuivre le travail à partir
du futur antérieur et du caput mortuum*

« Lacan revient sur cette notion d'antériorité :

“Ceci pourrait figurer un rudiment du parcours subjectif, en montrant qu'il se fonde dans l'actualité qui a dans son présent le futur antérieur. Que dans l'intervalle de ce passé qu'il est déjà à ce qu'il projette, un trou s'ouvre que constitue un certain caput-mortuum du signifiant (qui ici se taxe des trois quarts des combinaisons possible où il a à se placer⁶), voilà qui suffit à le suspendre à de l'absence, à l'obliger à répéter son contour”⁷

⁶Si l'on ne tient pas compte de l'ordre des lettres, ce caput-mortuum n'est que des 7/16.

⁷Jacques Lacan, “Le séminaire sur ‘La lettre volée’”, *Écrits*, Seuil, 1966, p.50.

Le futur antérieur est un temps utilisé lorsqu'on parle au présent, de deux actions qui se produiront dans le futur, l'une après l'autre : la première action est au futur antérieur et la deuxième action est au futur simple. Le fait de fixer le premier temps et le dernier revient donc à utiliser le futur antérieur dans un premier temps pour projeter dans le futur simple le quatrième temps, créant ainsi ce que Lacan appelle un trou, situé dans l'intervalle délimité par ces deux temps, trou pendant lequel les signifiants sont décapités des trois quarts des combinaisons supposées possibles. Ce que Lacan interprète comme le *caput mortuum* du signifiant, c'est aussi cette partie négligeable ou réduite à un infinitésimal, qui se rate inexorablement, du fait de la syntaxe.

Alors, à relire ce que Lacan nous indique, pourrait-on comprendre que la parole à l'instant présent (celle de l'analysant par exemple) est inscrite dans un temps qui s'est un jour conjugué au futur antérieur, et qu'entre ce temps du passé et le temps présent, surgit un vide lié à l'absence du signifiant attendu. Entre l'instant où la parole projette un futur antérieur et l'instant où le présent rattrape ce futur antérieur, une rencontre est exclue : c'est la *tuchê*, rencontre ratée, qui renouvelle alors la répétition.

Enfin, Lacan constate que l'on voit “se détacher du réel une détermination symbolique qui, pour ferme qu'elle soit à enregistrer toute partialité du réel, n'en produit que mieux les disparités qu'elle apporte avec elle”⁸

À comprendre que dans une série choisie *au hasard*, si l'on effectue des coupures syntaxiques liées au temps et aux places des signifiants dans la structure, alors apparaissent des lois définies par les absences de certains signifiants, quand bien même on essaierait d'y accéder en ayant fixé antérieurement ce que l'on projette d'atteindre. Ces signifiants éloquents par leur absence introduisent inévitablement l'automatisme de répétition. »

« Le désir inconscient serait donc perceptible par l'insistance de certains signifiants dans la chaîne symbolique du discours libre, dont la persistance ne serait que le témoin de la dérobade perpétuelle d'un signifiant-clé, ou réel, qui échappe systématiquement au discours parce que soumis à la loi syntaxique du refoulement inconscient.

La rencontre avec le réel, *tuchê*, dans le réseau des signifiants, *automaton*, est

⁸*Ibid.*, p. 51.

une rencontre manquée, ratée, toujours ajournée, reportée à plus tard, au hasard d'une rencontre future, qui se ratera inexorablement. »



Une dimension plurielle de

« prise en charge »

cf. *l'ensemble des prises de notes.*

... « Mais dans les structures dites **psycho-pathologiques**, il y a quand même des difficultés de la *reprise*. »

Jacques **Lacan**, « Séminaire sur la lettre volée » (1955),
Écrits, Seuil, 1966, p. 12.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan50.php>

« Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'ex-sistence (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du *symbolique*.

L'enseignement de ce séminaire est fait pour soutenir que ces incidences imaginaires, loin de représenter l'essentiel de notre expérience, n'en livrent rien que d'inconstant, sauf à être rapportées à la chaîne symbolique qui les lie et les oriente.

Certes savons-nous l'importance des imprégnations imaginaires (*Prägung*) dans ces partialisations de l'alternative symbolique qui donnent à la chaîne signifiante son allure. Mais nous posons que c'est la loi propre à cette chaîne qui régit les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet : tels que la forclusion (*Verwerfung*), le refoulement (*Verdrängung*), la dénégation (*Verneinung*) elle-même, — précisant de l'accent qui y convient que ces effets suivent si fidèlement le déplacement (*Entstellung*) du signifiant que les facteurs imaginaires, malgré leur inertie, n'y font figure que d'ombres et de reflets. » [...]

Dans la **Spaltung**,

dans la dissociation schizophrénique, il y a des **investissements multiples**, vis à vis des personnes mais aussi vis à vis des lieux, des objets. L'importance de tel arbre, d'un chien, d'un chat...

Jean Oury a proposé le concept de **transfert dissocié**.

Il préfère parler de « dimension plurielle » plutôt que de dimension « collective » dans la « prise en charge » des patients schizophrènes.

Et pour définir la *Spaltung*, il reprendra l'image de l'arbre déchiqueté par l'orage. [...]

Jean **Oury** terminera par une invitation à relire, notamment, certains textes de **Henri Maldiney**, *L'être et le temps* de **Martin Heidegger**, ainsi que sa conférence « Temps et être » de 1962.

Martin Heidegger,

Sein und Zeit (Être et temps) (1927)

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%84tre_et_Temps

« **Zeit und Sein** », « **Temps et être** »,
conférence du 31 janvier 1962

in *Questions IV*, Gallimard, Tel, 1976, p.191-268.

http://www.gallimard.fr/auteurs/Martin_Heidegger.htm

publié initialement in

L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret
(coll.), Plon, 1968

et aussi...

Eugène Minkowski, *Le temps vécu (1933)*, Puf, coll. **Quadrige**, 1995

http://www.amazon.fr/Temps-v%C3%A9cu-Eug%C3%A8ne-Minkowski/dp/2130469914/ref=sr_1_1?s=books&ie=UTF8&qid=1295532682&sr=1-1

(même si on dit de lui qu'il est trop bergsonien)

« **Psychologie et esthétique** »,

compte-rendu par **Jacques Lacan**, *Etudes phénoménologiques et psychologiques*, 1935, fac. 4, p. 424-431.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan30.php>

Tout cela à relire avec beaucoup de précaution et rien ne peut être définitif.

o0o

oOo

Et l'année prochaine ? De quoi pourrait-on parler ?

Jean **Oury** propose à nouveau le titre : « **Alors...** »

Il avait également pensé à « Hélas », mais c'est un peu tendancieux, trouve-t-il.

Alors...

oOo

Jean OURY *Le hors-temps*/juin 2010 (10)

**Rodolphe Adam, *Lacan et Kierkegaard*,
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,
Puf, 2005, p. 201, 202.**

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lacan_et_Kierkegaard

« La découverte freudienne montre que la reconnaissance du désir qui est inconscient ne s'obtient pas sur le plan imaginaire du strict conflit à l'autre. C'est de la parole qu'elle découle. Et la surprise qui règle ses effets surgit de ce qui reste insu du sujet, hors de sa conscience. En cela, c'est de l'Autre scène qu'elle opère, aux antipodes de toute recherche de "prise de conscience". L'analyse est alors la découverte de ce lieu extime du sujet où se détermine ce qui fait la cause de son symptôme, les vraies raisons de l'orientation de son existence. Par ce "travail", ce qui fait bévue, ratage, non-sens pour celui qui parle, est alors découvert comme vérité de ce qui n'est pas advenu à la conscience. L'expérience analytique vérifie le principe hégélien comme quoi tout ce qui est réel est rationnel, mais seulement en tant que ce procès ne peut atteindre authentiquement le sujet qu'au prix d'un décentrement de la conscience de soi.

Il apparaît que ce point basal de la rectification freudienne a toujours été présent dans l'évocation par Lacan de la fécondité de la dialectique hégélienne. Il est en effet rappelé dès 1953 dans un passage du "Rapport de Rome"⁹ où cette division du sujet est en conséquence posée comme objection radicale à toute saisie totalisante de l'individu. Cela implique que parler de l'hégélianisme de Lacan est une généralité maladroite. C'est aussi manquer le sens dans ce même texte d'une mention cruciale faite à la répétition kierkegaardienne commentée plus haut, qui vient consécutivement à la dialectique hégélienne pour pointer que s'il y a de la répétition, ce qui relève d'une dialectique ne peut alors pas se produire selon le déploiement d'une logique synthétique de l'être.

[...]

Ce stade du miroir où s'illustre le registre imaginaire désigne cette dimension de l'expérience où le sujet se trouve dans un rapport spéculaire à l'autre, l'autre comme image, l'autre pris comme moi auquel je m'identifie. L'aspect conflictuel vécu par le sujet devant ce qui est à la fois lui et un autre débouche sur une alternative où l'issue est soit de tolérer l'autre comme image insupportable qui le

⁹J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse (1953), in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 292.

ravit à lui-même, soit de détruire ce semblable. Lacan désigne la seule solution du conflit imaginaire par l'allusion à une expression célèbre de Kierkegaard, *ou bien... ou bien*. En l'occurrence, ou lui ou moi. L'alternative uniquement binaire est forcément ravageuse. L'expression kierkegaardienne est aussi utilisée pour caractériser le rapport du sujet au phallus dans sa dimension imaginaire, c'est-à-dire se voir comme privé ou non privé de cet appendice. Or, c'est là que Lacan conteste le fait qu'avec cette unique polarité, on puisse en faire dériver une progression vers une autre dimension du rapport humain. Pour que quelque chose d'inédit sorte de cette opposition fratricide qui noue le lien du sujet à l'autre, "il faut, au-delà, qu'intervienne le registre du grand Autre"¹⁰

Ce grand Autre, trésor des signifiants, lieu d'où le sujet est parlé avant qu'il ne parle, constitue le troisième élément d'où le registre symbolique se fonde. Il est alors intégré dans la seconde version du schéma optique sous la forme du miroir-plan. Par là se métaphorise cette fonction de l'adulte auprès de qui l'enfant vient attester et authentifier son expérience de captation de son image dans le miroir. L'enfant ne soutient son rapport à l'image de l'autre que de ce point où il est vu de l'Autre. Autrement dit, si une dialectique peut s'amorcer dans la reconnaissance du sujet, c'est uniquement parce qu'au commencement, l'Autre préexiste au sujet. La conscience de soi hégélienne, bien qu'opératoire, ne peut donc pas être première et constitutive du cheminement où la dialectique est supposer l'amener.

En fin de compte, c'est avec Freud et la constitution du symbole, c'est-à-dire un ordre qui ne peut être conçu comme constitué par l'homme mais comme le constituant, que Lacan réfute la dialectique hégélienne du désir parce que du spéculaire au symbolique, il ne s'agit pas d'une progression continue et logique d'où le second émane du premier mais d'un hiatus et d'une coupure. Alors d'où part la dialectique ? "D'un S, le sujet comme possible [...] le sujet dont le modèle nous est donné par la conception classique du sujet à cette seule condition que nous le limitons au fait qu'il parle, et, dès qu'il parle, il se produit quelque chose. "¹¹»

¹⁰J. Lacan, *Le transfert*, p. 41 l.

¹¹J. Lacan, *ibid.*

Wilfried Rupert **Bion**, *Recherches sur les petits groupes* (1961),
Puf, 1965, 2002, p. 24-25.
http://www.puf.com/wiki/Auteur:Wilfred_R._Bion
http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion

Table des matières

Avertissement du traducteur

Préface de l'auteur

PROSPECTION

L'étude par le groupe de ses tensions internes

Un modèle de réadaptation (WR Bion)

Application de la discipline au névrosé

Modalités de l'expérience

Exposés de certains résultats

Observations

Une expérience de thérapie de groupe dans une petite salle d'hôpital (J. Rickman)

Conclusions

Recherches sur les petits groupes

I

II

III

IV

Le groupe dépendant

Le refus d'apprendre par l'expérience

V

Le groupe de travail

Bibliographie

VI

La valence

Le dilemme de l'individu

La réciprocité de 'HBD'

L'anxiété dans le groupe de travail

La cause de l'anxiété

Oscillations des émotions dans un groupe

Bibliographie

VII

Le schisme

Quelques autres théories des groupes

Bibliographie

RÉTROSPECTION

La dynamique des groupes

Le groupe de travail

Les hypothèses de base

Caractéristiques communes aux trois hypothèses de base

Changement aberrants dus au passage d'une hypothèse de groupe à une autre

Le groupe de travail spécialisé

Hypothèse de base : temps et évolution

Relations entre les hypothèses de base

Résumé

Le point de vue psychanalytique

Les communications verbales

Résumé

Bibliographie

Index

Spirales

Le hors-temps

16 juin 2010

- ✎ Pour démarrer
- ✎ Repères
- ▶ **Le sérieux** — travail de fond permanent
- ▶ **La demande** — qu'est-ce que je fous là

I Spirale

↑ Le sérieux (1)

↑ La demande (1)

... "Il n'y a pas d'Autre de l'Autre" »

Le hors-temps

↑ Le sérieux (2)

→ **Kierkegaard**, Le sérieux, catégorie existentielle

→ **Lacan** et Le sérieux

↑ La demande (2)

→ « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

« ne pas faire le malin »

Le hors-temps

↑ La demande (3)

↑ La demande (4)

◆ La Borde

→ Une surface qu'on peut déchiffrer

Rabant, Lacan, Oury

Tosquelles

Lacan, Adam

Kierkegaard, Baron

Lacan, Rabant, Adam

**Kierkegaard, Baron, Adam
Klee**

Péguy

Oury

Oury

II Spirale

↑ La demande (5)

→ Mais enfin, qu'est-ce que je fous là ?

Ledoux

↑ Le sérieux (3)

→ Ça ne va pas de soi

Schotte

◆ La psychothérapie institutionnelle, une dimension « collective »

→ Comment pouvoir traiter « collectivement » ?

Bion

→ « Il y a quelque chose que si on y est »

Oury

→ Qu'est-ce que c'est le savoir ? La jouissance de l'Autre

Oury, Lacan

→ Il y a du *Ki* à La Borde

Tellenbach, Kimura

→ Liberté de circulation
La Stimmung

Heidegger, Gennart, Stockhausen

La sédimentation

Bonnafé, Le Guillant, Mignot, Delion

Le hors-temps

↑ Le sérieux (4)

→ Le futur antérieur
caput-mortuum

Lacan, Balat, Sofiyana

↑ La demande (6)

→ Une dimension plurielle de « prise en charge »

Lacan

Jean OURY *Le hors-temps*/juin 2010 (10)